

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



QUEL FUT LE PLUS GRAND LÉGISLATEUR ?

Telle est la question qui vient d'être agitée à la société Saint-Dominique. L'OISEAU-MOUCHE, dans son numéro du 26 octobre, a déjà mis ses lecteurs au courant de cette affaire. La lice était ouverte entre Lycurgue, Solon, Charlemagne, Napoléon et Garcia Moreno. La question ne manquait pas de difficultés; elle exigeait un travail opiniâtre et beaucoup de recherches. Malgré ces obstacles, ces hommes trouvèrent de vaillants défenseurs; M. Arthur Gaudreault représenta l'austère Lycurgue; le vieux Solon trouva un ardent avocat dans la personne de M. François Bergeron; Charlemagne, en M. Lionel Lemieux. Restaient les contemporains. Le code Napoléon enthousiasma M. François Tremblay, jr., et M. Jos.-C. Tremblay se fit le champion de Garcia Moreno.

Nos félicitations d'abord à ces messieurs qui, pendant trois séances consécutives, trouvèrent moyen, avec une question si ardue, d'intéresser vivement leurs confrères. Conviction profonde, clarté dans les idées, voilà ce qui les caractérisa. Une occasion favorable d'attaquer un rival, de le piquer aimablement, se présentait-elle? on la saisissait avec empressement. Plus d'un recueillit ainsi de droite et de gauche de chaleureux applaudissements. Les passions populaires se firent jour, et, peu à peu, excités par la verve des orateurs, les partisans finirent par se grouper. Bref, on aurait cru, à certain moment, notre Société transformée en bruyant parlement. Il est vrai que tout s'y faisait encore sur une petite échelle; les discours, par exemple, ne duraient pas trois jours; certes, on se faisait plus conscience que cela de perdre le temps. Mais, en revanche, les belles et bonnes choses qu'on y disait! nos orateurs se mettaient en frais pour dire beaucoup en peu de mots.

Finalement, les membres de la Société furent appelés à se prononcer; ce fut le moment solennel. Le calme succédait à la tempête, et dans le silence se décida le sort des combattants. Voici l'ordre assigné par le verdict populaire aux législateurs mis en parallèle: Solon, Charlemagne, Lycurgue, Napoléon et Garcia Moreno. "Enfin voilà une question réglée," disait quelqu'un. Ah! bien oui! si vous croyez qu'une question de cette importance se termine ainsi, détrompez-vous. J'entends déjà là-bas quelqu'un qui se récrie: "En voilà, dit-il, une décision! Des écoliers sont bien en état vraiment de résoudre pareil problème!" Disons tout bas que celui-là n'a peut-être pas eu une forte majorité. Quoi qu'il en soit, je concède, ou plutôt j'explique. Il est vrai que des étudiants encore sur les bancs du collège ne

sont pas en état de discuter de telles questions comme elles le méritent. Il faudrait pour le faire dignement des hommes versés dans l'étude des lois. Mais le vous ferai remarquer, amis lecteurs, qu'il ne s'agit pas tant ici de régler pour jamais une question, que de former les jeunes gens dans l'art de la parole. Les directeurs de notre Société désirent faire de vous pour l'avenir des soldats de l'armée du bien, et notre pays en a grand besoin. Ils nous fournissent donc ainsi l'occasion de nous aguerrir. Grâce à cette gymnastique, n'est-il pas vrai que l'élève s'habitue à la réplique, à la fermeté devant les obstacles, au travail opiniâtre? Ainsi son esprit se forme, ses facultés se développent, et, ses études finies, il est propre à la lutte.

Pour nous, nous admirons les hommes de caractère et nous voulons en être. Qui n'a jeté un regard sur l'avenir? Ne se présente-t-il pas à nous fort menaçant? Il faut se tremper pour ses combats, et où trouverons-nous les braves plus tard, sinon dans les jeunes gens bien formés à la lutte? Il n'y a pas à se faire illusion: l'armée du mal se recrute vite et marche à grands pas; il faut que nous avançons aussi, nous jeunes gens catholiques; le vrai progrès le veut.

Mais, revenons à nos législateurs. Si quelqu'un trouve à redire à l'ordre dans lequel nous les avons rangés, il pourra se rappeler que les décisions de la société Saint-Dominique ne sont ni définitives, ni irrévocables, ni infaillibles.

SIMON BLUTEAU.

LA FÊTE DE M. LE DIRECTEUR Chicoutimi, 5 décembre 1895.

Mon cher petit frère,

Il y a longtemps que je voulais t'écrire, mais on a trop d'ouvrage. Si tu savais toutes les leçons qu'ils nous donnent à apprendre au Séminaire. Je t'assure que c'est pas, non! que ce n'est pas (c'est comme ça qu'ils nous disent de mettre, à cette heure, au Séminaire) comme à la petite école. Je n'ai pas été malade encore. Il n'y a rien du tout de nouveau. C'est toujours pareil tous les jours dans le Séminaire. Aujourd'hui c'était la fête de M. le Directeur, qui s'appelle M. Lapointe. Je t'assure que ça été beau. Hier nous l'avons salué, et puis il nous a fait un beau dis-

cours. Hier au soir, ils ont fait une belle séance à la salle. Monseigneur y était avec les prêtres; les écoliers aussi, comme de raison. Par exemple il n'y avait pas de monde à cette séance-là. Ils ont joué un beau drame comique, *Le malade imaginaire*. Ce sont les rhétoriciens qui ont joué cela. Les rhétoriciens, c'est une classe qu'ils appellent comme cela. On a ri tout le temps comme des fous. Il n'y avait rien de plus drôle. C'est un homme qui se croyait toujours malade et qui n'était pas malade du tout. Le garçon qui jouait ce rôle-là, c'est un nommé Pierre Perron. Notre maître de classe a dit qu'il n'y en avait pas comme lui pour jouer comme cela. Les autres écoliers aussi jouaient comme il faut. C'était bien amusant, mais j'ai encore plus de plaisir quand on a peur et quand on vient le cœur gros, dans les tragédies. Je tirais encore le rideau, cette fois-là. J'ai demandé ma place pour toujours, parce qu'il y a des petits garçons qui voulaient demander aussi. Le cœur de M. Degagné a chanté une chanson. Puis ils ont joué de la fanfare. On appelait ça de la "bande" auparavant. Nous avons eu grand congé aujourd'hui et j'ai été marcher à la raquette avec les autres petits. Nous avons bien hâte de savoir s'il y aura des vacances au jour de l'an. Tâche de bien étudier à l'école. Ecris-moi bien vite.

Je suis ton frère Z. (*)

(*) On se rappelle peut-être que notre petit ami Z. n'avait que neuf ans, le printemps dernier. Il est évident qu'il a encore le même âge.—Réd.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à rédaction, s'adresser à

ONÉSIME TREMBLAY
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 7 DEC. 1895

REVE CONTRE REVE

Nous lisons dans le *Review*, de Chicago, les lignes suivantes, traduites du *Herold des Glaubens* :

“ Les écoles paroissiales sont la gloire de l'Eglise catholique en Amérique. Très bien. Mais, malheureusement, tous les catholiques américains n'ont pas souci de cette gloire. Suivant le directeur d'Hoffmann, il y a cinquante paroisses de langue anglaise, dans la bonne ville de Saint-Louis, qui n'ont aucune prétention à cette “ gloire de l'Eglise, ” bien que quelques-unes de ces paroisses soient importantes par la population et par la richesse. La même chose existe partout, de Boston à San Francisco. Tandis que les Allemands, les Canadiens, les Polonais et les Bohémiens ont leurs écoles paroissiales partout où c'est possible, beaucoup de paroisses anglaises, même dans les grandes villes où les catholiques sont nombreux et les fonds suffisants, sont encore privées de cette gloire de l'Eglise.”

Que les catholiques de langue anglaise, aux États-Unis, aient, en général, moins de zèle que leurs coreligionnaires d'autres langues pour la fondation d'écoles paroissiales, c'est là un fait qui n'a échappé à l'observation d'aucun de ceux qui ont visité un tant soit peu la grande république. Cela provient, croyons-nous, de ce que, chez les uns et les autres, la question religieuse se complique d'une question de nationalité et d'influence de race.

“ L'Amérique aux Américains ” — c'est-à-dire aux Yankees — a dit Monroe.

“ But one church, but one lan-

guage, ” répètent sous une autre forme les Irlandais américanissimes.

Et cette église, on le sait, c'est l'église dite *américaine*. Et cette langue, c'est la langue anglaise. Oui, la langue anglaise parlée avec un léger accent vermontois de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, peut-être même de l'Alaska à la Terre de Feu, tel est le rêve d'un certain nombre d'Irlando-Américains. Rêve absurde, sans doute, mais un rêve, tout de même, que d'aucuns sont bien près de prendre pour une réalité. De là, en bien des endroits, un zèle très *prudent*, trop prudent même, au gré du *Review*, pour l'établissement d'écoles anglaises séparées, et une indifférence marquée, sinon une injuste méfiance, à l'égard des écoles libres et des couvents fondés par les catholiques allemands, canadiens ou autres. N'est-il pas assez naturel, en effet, que ceux qui veulent à tout prix imposer l'usage exclusif de la langue anglaise à toute l'Amérique du Nord, ne voient pas d'un trop bon œil les écoles où l'on apprend à parler et à écrire le français ou l'allemand ?

Mais voici bien un autre rêve. C'est celui d'un vieil ami, homme judicieux et sage, qui voit ordinairement très loin parce qu'il regarde de haut.

Transportez-vous par l'imagination à la fin du XXe siècle. La grande république américaine, rudement secouée par des conflits incessants d'opinions, de tendances et d'intérêts multiples, comme une machine composée de pièces mal assorties et surtout mal jointes, s'est proprement disloquée un de ces quatre matins et a volé en éclats. Des groupements nouveaux se sont formés, plus conformes au génie et aux aspirations des différentes races, qu'on a pu rapprocher durant quelque temps, mais fusionner, unifier, jamais.

Ce fait n'a rien de surprenant.

Le peuple américain—si on peut appeler *peuple* une multitude d'hommes que leur esprit aventurier ou le désir de faire fortune a poussés sur les mêmes rivages, mais qui sont étrangers les uns aux autres par le sang, la langue, les croyances, les traditions, les mœurs, en un mot par tout ce qui crée les patries en faisant les hommes frères,—le peuple américain, dis-je, portait dans son sein un germe dissolvant qui l'a tué : le

culte outré et exclusif de la matière.

Dans cet effondrement général, un groupe, cependant, a surnagé, solide, compact, résistant, tenace, irréductible : ce sont les catholiques allemands. Grâce à leur attachement à la foi et à la langue de leurs pères, à leur esprit de discipline, à leurs écoles paroissiales, à une presse vigoureuse, ignorante des défaillances et des compromissions, ils sont restés ce qu'ils étaient : américains, sans doute, mais catholiques et allemands, toujours. Sans doute aussi ils ont fait des pertes, mais ces pertes ont été réparées par d'importantes recrues de Polonais, de Bohémiens, etc. En sorte qu'ils forment aujourd'hui un peuple de 50 millions et occupent un fort beau domaine entre les grands lacs et les Montagnes Rocheuses.

Le Canada, durant tout ce temps, n'est pas demeuré enseveli sous un nouveau *glacier continental*. Il s'est, au contraire, développé rapidement ; sa population a bientôt atteint un chiffre considérable ; de nombreuses lignes de chemins de fer le sillonnent en tout sens ; ses vaisseaux couvrent les mers et son commerce s'étend au monde entier. Mais, les mêmes causes produisant les mêmes effets, les alliances politiques, là comme ailleurs, ont été impuissantes à maintenir longtemps dans l'unité des provinces trop profondément divisées à tous les points de vue. La Province de Québec, la première, est sortie de la Confédération pour se constituer en état indépendant. A l'époque où cette rupture s'est produite, c'est-à-dire vers le milieu du siècle, les Canadiens-français, par leurs institutions essentiellement conservatrices ; par leur système de haute éducation—quoi qu'on en ait dit alors—éminemment supérieur ; par leur esprit foncièrement religieux ; par leur respect de toutes les hiérarchies ; par leur admirable organisation paroissiale ; bref, par tout ce qui, bien mieux que les constitutions les plus sagement conçues, assure la stabilité et le progrès véritable des Etats, exerçaient dès lors une influence quasi prépondérante non seulement dans le Canada, mais, j'oserais dire, dans toute l'Amérique du Nord. Maîtres absolument dans leur province, ils avaient des ramifications puissantes dans l'Ontario, du côté des Provinces maritimes, et surtout dans la Nouvelle-Angleterre où une population fran-

gaise presque égale à celle du Canada a grandi parallèlement dans la même unité de foi et de langue, sous le souffle entraînant des mêmes aspirations nationales. Trop de liens unissaient déjà ces deux rameaux nourris de la même sève : l'union politique s'est effectuée d'elle-même. Comptez aujourd'hui 60 millions de Canadiens-français. Mettons qu'un douzième de cette population, noyé dans l'élément anglais ou américain, dispersé un peu partout, a renoncé à la langue française et à la foi catholique. Il reste 55 millions de français baptisés, parlant français, libres, autonomes, maîtres d'un immense pays qui comprend l'ancienne province de Québec, une notable partie d'Ontario, la plupart des états de la Nouvelle-Angleterre et les Provinces maritimes.

Saluez la Nouvelle-France.

Et les Américains, que sont-ils devenus ?

Les Américains, aux trois-quarts athées, partagés quant au reste en pas moins de cinquante sectes religieuses, continuent, sous l'étendard de la P. P. A., à faire la guerre à l'église dite américaine.

Et aux yankees que reste-il ?

Aux yankees, dignes fils des Puritains, qui, en mettant le pied sur la plage américaine, au lieu de remercier le Seigneur, s'occupent d'abord du pot-au-feu, il reste... the White Mountains !

JACQUES-CŒUR.

ÉPIQUE A COLAS

Pour t'exprimer, Colas, aujourd'hui ma pen-

J'emprunte à Despréaux sa langue cadencée. Je me permis jadis de médire des vers : Ce fut, je le déclare, à tort et à travers. Le poète n'est pas aussi vain qu'on le pense. S'il en est dont surtout tu prises le silence, Une élite inspirée a su de ta raison Conquérir le suffrage et l'admiration. Je ne vais pas prétendre à ce que tu me

En la société de ces rares poètes ; Je ne désire rien, ô mon juge Colas, Sinon que de rimer tu ne m'empêches pas. Car que faire, en repos, à moins que l'on ne

J'ai des loisirs, vois-tu : rimer n'est pas un

Enfin ; cela ne peut endommager l'honneur, Ni les biens, ni le rang d'un respectable au-

Excepté toutefois si l'on pousse l'ivresse De montrer à rimer son art et son adresse Jusqu'à mêler ses vers avec ceux du voisin, Et d'un arrinocent donner le tout pour sien. J'en conviens avec toi, ceci n'est point hon-

Qui commet ce méfait est digne qu'on l'arrête ; Qu'on le juge, et le damne, et que l'infâme

Soit de ce mécréant le misérable sort. D'une telle diatribe, au moins, ne vas pas

Que je veuille à jamais affliger ma mémoire. Sur le sujet du vers que toi-même l'on fait,

Je vais de compagnie avec le grand Musset, A la qualité près.

— Soit ; mais, me vas-tu dire, Quand on écrit des vers, ce n'est pas tout

Les siens. Je veux qu'on ait l'honnêteté qu'il

Il peut bien, d'aventure, arriver qu'on soit sot, Ou plat, ou fat, ou lourd, ou grotesque : il

Au lecteur ennuyé : les gens de cette sorte Sont beaucoup plus communs et plus auda-

Du repos des humains beaucoup moins sou-

Que ces flegés fripons, que ces lâches corsaires, Auxquels on a donné le nom de plagiaires : C'est un cas à prévoir ; et, pour comble d'en-

L'on n'aura point ceans volé le bien d'autrui. Dis-moi, Abner, n'as-tu pas, de ta vie, Par hasard rencontré de plate poésie ?

— Eh ! oui, méchant Colas ; les livres que voici M'en font foi largement ; et mes journaux

C'est le moindre défaut de l'horrible gazette. Mais enfin est-il vrai que, pour être poète, Je dois absolument, ou piller mon prochain, Ou le faire enrager ? Ne penses-tu pas bien Que je pourrais trouver, entre ces deux ex-

Un milieu pour traduire, en modestes poèmes, De nobles sentiments et de justes pensées ? Encore que le monde, en gens intéressés

Aux exploits du forum, à la grasse recette, Aux proesses du turf et de la bicyclette, Beaucoup plus, grâce aux dieux, qu'aux vains

Dont s'amuse l'esprit : ridicules hochets Qu'inventa quelque jour le dieu de la Dé-

Pour distraire les gens revenus à l'enfance ; Bien que le monde, dis-je, en journaux de

En commis voyageurs, en héros d'interview, En bas-bleus, en Anglais dessus la terre et

Allant et revenant, abonde et surabonde. N'imagines-tu pas qu'il y soit place encore Pour de rares élus que ni la soif de l'or,

Ni la fureur du sport, ni la photographie, Ni les chemins de fer, ni la philosophie

Contenne en le sac de tous les chroniqueurs, Ni les inventions des doctes reporters,

Ni la sottise dite hier aux antipodes, Ni même les vieux sous, ni les chiens, ni les

N'émeuvent à l'égal d'un poème bien fait ? Pour moi, mon cher Colas, m'est avis qu'en

Au siècle du vélo, ce pivot de la gloire, De Mammon, du bifteck, des clowns, et de la

En dépit des efforts tentés par l'avocat, Le savant, le journal, l'agio, l'almanach,

Pour émanciper l'homme et ruiner le langage, De tous ceux qui du Ciel reçurent en partage

L'inestimable don de goûter les beaux vers, Il reste quelques-uns en ce vaste univers. Au sein de ce barnum, je le sais, il existe

Pour comprendre le beau quelques âmes [d'artiste, Amoureuses encor du tant vieil idéal,

Et négligeant assez les soins de l'animal, Capables de sentir ce qu'offre la pensée

En sa délicatesse et sa fleur énoncée Non moins que d'éprouver ce que le verbe

Sous le souffle puissant de l'Esprit qui le

Par la bouche de feu du barde de génie, Provoquer de transports et d'ivresse infinie,

Des esprits de lumière et de vie altérés, Qui follement de l'art se sont énamourés,

Des esprits que la force et la grâce enlaccées, La rime et la raison se tenant embrassées,

Le génie et le goût ensemble mariés, Le nombre, dans les vers heureusement liés,

Avec ordre moquant la phrase qu'il balance, De degrés en degrés la stance qui s'élançe, Emportée en son vol sur le rythme divin : Par où l'âme monte au ciel harmonieux che-

Oui, rigide Colas, je sais des gens sur terre, Pour n'être pas moqué, le devrais-je pas taire ?

Modestes, ignorés des sots et des manants, De la Muse restés les fidèles amants ;

D's êtres bons, polis, qui rien n'ambitionnent, D'un vain monde fuyant les bruits qui ; pas-

— Je prétends, pour ma part, qu'il faut se

Et c'est mal admirer que rimer, en cela ; Outre que le Destin a voulu qu'on irrite

La fibre de ces dieux, sitôt qu'on les imite. — Ta sagesse est brutale, ô Colas ! et je voi

Que les tempéraments ne sont point faits

La raison vit en toi toute seule ; et, si j'ose, Ton cœur n'a qu'un amour, c'est celui de la

Eh bien, soit ! en rimaient ce méchant plaidoyé, C'est convenu, c'est dit, je me suis fourvoyé.

Mais ils sont faits, ces vers ! il est vrai, l'a-

Me met aux yeux des gens en minable posture ; Mais puis-je repasser le fatal Rubicon ?

Pardonne-moi, Colas. La dive occasion, L'herbe tendre, la faim, comme a dit La

M'a fait perdre la tête et vider ma... fontaine ; Si madrés sont, aussi, les diables de ces lieux,

Si fascinants les prés où végètent les dieux, Si tyramique enfin le pouvoir de la Muse !...

Mais à recommencer voilà que je m'amuse. Au reste, il est permis de ne me lire point,

Si de nulle raison l'on ne veut sur ce point. Mon sort, en cette affaire, égalera peut-être

Celui de plus de gens que l'on n'en peut

Foule obscure, pressée au sein de l'Achéron ; Prononce ton verdict, et chez le noir Pluton,

Si mes vers sont mauvais, que je rejoigne,

Ces poètes sans nombre auxquels un sort trop

Ménages l'infortune ici-bas d'être auteurs Et de ne rencontrer, hélas ! point de lecteurs.

ABNER.

LA SAINTE-CATHERINE

Jeudi soir, notre salle de récréation se trouva comme par enchantement ornée de ses décors de fête. Théâtre avec tentures et rideaux, sièges rangés par toute la salle ; et, sur ces sièges, tout le petit peuple nombreux et remuant des écoliers remplissait l'acoustique. Bientôt des applaudissements se font entendre : On souhaite la bienvenue à Monsieur le Vice-Supérieur et aux révérends Messieurs du Séminaire, qui viennent prendre part à la fête de la sainte Patronne des augustes philosophes.

La fanfare entame avec vigueur un morceau plein d'entrain, qui met tout le monde en veine.

M. Eugène Bellay, un philosophe, dans un discours élégant, clair et bien pensé, nous dit l'importance de la philosophie.

Sans doute pour faire mieux passer ce morceau grave, on e fait suivre de superbes plats de tire qui circulent dans les rangs. Chacun cueille de son mieux, du bout des doigts, la douce manne. On la savouré avec délices ; mais à peine ces plats sont-ils repar-tis, tout dépouillés de leurs richesses, qu'apparaissent de grands paniers remplis de pommes rubicondes. Si le fruit pressé té à Eve par le tentateur avait une aussi belle apparence, on comprend un peu que la mère du genre humain ait consenti à en manger.

La libéralité de nos confrères de la Philosophie, qui connaissent déjà si profondément le cœur humain, évidemment, ne s'en tint pas à cette première séduction, et à plusieurs reprises encore, plats et panier circulèrent parmi nous. Il fut facile de voir que la soirée était admirablement goûtée.

Entre temps, de magnifiques chansons par M. J. Lachance, ancien élève, M. A. Huard, M. J. Allard, avec accompagnement de piano par M. l'abbé Poirier, charmèrent nos oreilles. Un dialogue comique, exécuté par MM. Philippe Dallaire et Ludger Larouche, eut un succès complet. M. Larouche nous fit

rire aux larmes par sa mimique inimitable. Il ne faut pas oublier un magnifique solo de cornet de M. Eugène Bellay, un beau duo de cornet et alto exécuté par M. le Professeur de fanfare et le même M. Bellay. A travers tout cela, mettez deux jolis morceaux de déclamation rendus avec art par M. Frs Tremblay junior, et vous aurez une idée de la variété des jouissances qui nous furent offertes, en la fête de sainte Catherine, par MM. les Philosophes de l'année scolaire 1895-96.

On dit que certain de nos cadets reçurent quelques blessures dans la mêlée contre la tire. On put voir que leurs joues portaient de larges, sinon profondes, ble-sur-s. On ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte. Mais ce sont là blessures faciles à guérir.

Enfin, après deux heures et demie qui parurent bien courtes, tout le monde se retira aux accords du "God save the Queen."

Merci à MM. les Philosophes.

JOSEPH SHERBY.

UNE QUESTION ARTISTICO-SCIENTIFIQUE

*** 27 nov. 1895.

Monsieur le Rédacteur,

Dans L'OISEAU-MOUCHE du 9 nov. on nous parle d'une *Souris amie de l'art*. Je ne voudrais faire de peine à personne, mais j'ai vu mieux : j'ai vu deux souris artistes.

Il y a quelques années (1886), j'étais professeur au Collège de R., professeur de musique, hélas ! Or les deux souris en question vinrent se loger quelque part dans ma chambre ou la voisine ; et la nuit, quand tout était silencieux, elles commençaient leur concert.

Vous avez entendu un serin qui prélude à bec fermé avant de lancer ses éclatantes roulades ? C'est absolument le chant de mes nocturnes cantatrices.

Pendant plusieurs nuits elles troublèrent délicieusement mon sommeil. Malheureusement elles voulurent aussi sérénader mon voisin ; mais lui ne l'entendait pas de cette oreille-là. Pour se débarrasser de ces chanteuses ambulantes, il leur servit une nourriture empoisonnée.

Je croyais la race des souris artistes complètement éteinte.

Je suis heureux de la voir revivre à Chicoutimi. Si la vôtre aime déjà tant la musique, elle finira peut-être par chanter. Mais je vous en prie, pas de poison !.....

J'ai l'honneur d'être

vos tout dévoué

J.-E. D.

S'il y a encore de nos lecteurs qui, sur le chemin de la vie, ont fait rencontre de souris douées d'aptitudes musicales, nous les prions de nous en informer. Tandis que nous y sommes, il convient d'en finir avec cette question des souris artistes. Délivrée de ces soucis, l'attention du public pourra ensuite s'occuper de tant d'autres questions, non moins graves, qui restent encore à élucider. Et précisément, pour mettre fin aux angoisses que la disparition de notre petite musicienne avait excitées partout, nous avons la joie d'annoncer qu'elle est revenue. Pardon, braves Bohémiens, de nos injustes soupçons !—Elle ne chante pas encore, et se contente d'écouter. On avouera que ce n'est déjà pas un petit mérite, que de savoir écouter !

ORNIS.

PREMIERS ET SECONDS

MOIS DE NOVEMBRE

Philosophie senior : 1^{er}, M. Frs Berg-ron ; 2^e, M. O. Tremblay.

Philosophie junior : 1^{er}, M. Frs Tremblay, sen. ; 2^e, M. A. Verrault.

Rhétorique : 1^{er}, M. Ach. Tremblay ; 2^e, M. J. Shchy.

Belles-Lettres : 1^{er}, M. T. Saucier ; 2^e, M. E. Duchesne.

Vérification : 1^{er}, M. Ludg. Morel ; 2^e, M. Edmour Côte.

Humanités : 1^{er}, M. J. McNicoll ; 2^e, M. Phil. Bouliane.

Quatrième : 1^{er}, M. Ludg. Boily ; 2^e, M. Ths Topping.

Troisième : 1^{er}, M. Jean Brassard ; 2^e, M. M. McCarthy.

Seconde : 1^{er}, M. Alf. Gaudreault ; 2^e, M. Alf. Jalbert.

Première : 1^{er}, M. Nap. Simard ; 2^e, M. Léonidas Tremblay.

NOUVEAUX OFFICIERS DE LA FANFARE

Président : M. Eug. Bellay.

Vice-Président : M. A. Ouellet.

Secrétaire : M. Ed. Ouellet.

Ass.-Secrétaire : M. A. Lévesque.

NOUVEAU JOURNAL

Le Saint-Laurent, un beau grand journal, que l'on vient de fonder à Fraserville ; \$1.50 par année. Tout de suite, il est bien imprimé et bien rédigé, comme un vieux journal. Nous espérons qu'il ne sortira jamais des rangs de la bonne presse, dont le rôle devient chaque jour, parmi nous, de plus en plus nécessaire.

IMPORTANTE NOUVELLE

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que nos acteurs répéteront *Le malade imaginaire*, de Molière, en séance publique, jeudi prochain, le 12 de ce mois. Nous n'avons pas de conseil à donner à personne ; mais, enfin, l'on aurait bien tort de ne pas profiter de l'aubaine et de se priver de cette occasion de "rire aux larmes." Car les auteurs contemporains ont beau faire : c'est toujours Molière qui est le "coq" pour la comédie.

PREMIERES IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

Lorsque nous y allâmes, les religieux travaillaient en silence ; ils étaient occupés à émonder les arbres d'un joli bocage situé sur la pente d'un coteau. Nous n'eûmes que le temps de jeter un coup d'œil sur les alentours ; tout nous parut admirable d'ordre et de propreté.

Voilà l'œuvre des moines. Eux seuls étaient capables d'opérer une pareille transformation.

Ils ont été les grands défricheurs du royaume de France ; et ils continuent encore leur œuvre patriotique partout où le Gouvernement leur laisse seulement la liberté de se dévouer.

Chez nous, les PP. Trappistes ont fondé La Trappe d'Oka, près du lac des Deux-Montagnes, et ces lieux, hier encore arides et inhabités, ont déjà changé d'aspect. Encourageons leurs efforts persévérants, si nous avons à cœur les in-

térêts de Dieu et de notre pays.

Il se faisait tard, nous dûmes revenir à la ville. Nous parcourons au retour, mais en sens inverse, la même route que suivit saint Paul allant au supplice. Nous avons dépassé Saint-Paul-hors-les-Murs et nous voici en face d'une petite église : c'est la chapelle de la *Séparation*. Ici s'arrêtèrent, sur le chemin du martyr, les deux saints vieillards Pierre et Paul. Jusque-là ils marchaient péniblement, il est vrai, les mains chargées de chaînes comme des criminels, et épuisés des suites d'une longue captivité dans la prison Mamertine, mais au moins ils pouvaient s'encourager mutuellement, et combien leur conversation pendant le trajet dut être sainte et touchante ! Le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, les progrès de la religion dans le monde, l'espérance que leur mort serait une semence de chrétiens : tels furent sans doute les sujets dont ils s'entretenaient. Mais le moment de la séparation était arrivé, car saint Pierre devait être ramené du côté du Vatican pour y subir le supplice de la croix. Ils se donnent un dernier baiser fraternel avec une parole suprême d'encouragement, et se quittent heureux à la pensée qu'un double martyr les réunira bientôt aux pieds du Christ dans le ciel.

Non loin de là, à quelques minutes des murs de la ville, est la chapelle du *Sauveur*. Les deux apôtres marchaient encore ensemble lorsqu'ils aperçurent la noble matrone Plautille qui pleurait en les regardant passer ; saint Paul lui emprunta son voile pour s'en couvrir la tête pendant la décollation, promettant de le lui remettre. La tradition ajoute que la promesse fut fidèlement remplie.

Le jour commençait à baisser, lorsque nous rentrâmes dans Rome par l'ancienne porte d'Ostie, aujourd'hui porte Saint-Paul. Tous les jours grand nombre de pèlerins la franchissent pour parcourir cette voie que tant de pieux souvenirs recommandent à l'âme chrétienne. Plusieurs sans doute y ont trouvé leur *chemin de Damas* ; les écailles de l'indifférence et de la tiédeur sont tombées de leurs yeux, et avec un cœur converti ils se sont écriés comme autrefois Saul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?*

(A suivre.)

LAURENTIENS.